

20 mai - 27 mai 2019

CIF – Cours d’anthropologie chrétienne

©Manon des Closières, 2018-2019

Chap 3 - La manifestation de l’appel : le désir de Dieu

Nous sommes toujours en train de nous interroger à propos de l’appel de Dieu adressé à l’homme : nous avons donc vu comment s’exprime cet appel par l’advenue à la vie, la création, nous avons ensuite à quel être s’adressait véritablement cet appel, nous nous interrogeons maintenant sur la manière dont l’homme peut repérer l’appel de Dieu.

Il faut évidemment que nous soyons équipés d’une faculté de perception pour que l’appel de Dieu ne tombe pas dans le vide. Or, nous le savons parce que nous l’expérimentons, nous sommes par essence des êtres incomplets, inachevés, bancals, au sens où quelque chose toujours nous échappe, nous est caché. C’est sans doute ce qui nous caractérise le plus justement.

En anthropologie générale, on ne doit pas être loin de faire l’unanimité en affirmant que l’homme, bien que constitué de dimensions multiples est sans doute premièrement un « être désirant ». En témoignent la régularité et l’étendue depuis l’Antiquité de la réflexion sur cette donnée humaine.

L’étymologie du terme « désir » vient de *desiderare* qui signifie d’abord « constater l’absence » puis « tendre vers quelque chose qu’on n’a pas et qu’on considère comme bon pour soi ».

« Tendre vers », tout homme a cette expérience et celle que la complétude recherchée échappe toujours plus loin. Le désir amène l’humain aux frontières de ce qu’il peut constater dans la nature et ouvre à une forme « d’illimité ».

Quel qu’il soit, plus ou moins conscient qu’il en soit, l’homme a structurellement un désir de résoudre l’énigme de son existence et dans la même perspective, un désir qu’il existe un au-delà de l’existence terrestre ;

En théologie, la question se pose en ces termes : y a-t-il un désir « naturel » de Dieu ? Autrement dit, est-ce que tous les humains ont ce désir dans leur simple constitution d'homme ?

- ✓ Si on répond par la négative, alors, cela voudrait dire que la question de Dieu nous concerne peu, et on ne peut pas vraiment dire que c'est ce que l'on observe depuis les débuts de l'humanité

- ✓ Si nous répondons positivement, plusieurs manières de l'interpréter :
 - ou bien ce qui est premier, c'est la communication de Dieu, l'appel que Dieu adresse à chaque homme et qui se manifeste en l'homme par le désir de rejoindre Dieu, et à ce moment-là, il va falloir fonder ce désir, ce que nous verrons en deuxième point en nous questionnant sur les ressources que la théologie offre sur cette question et nous nous appuyerons pour ce faire sur la pensée du Père de Lubac. Nous allons voir cela dans notre premier point.

 - on peut se demander si Dieu n'est pas seulement une nécessité pour notre humanité pour faire face à cet inconnu qu'est l'au-delà ? Certains ont pensé dans ce sens au 19^e siècle, ils ont soupçonné, le désir de Dieu. Notre deuxième point.

 - ou bien encore on considère que le christianisme a révélé ce désir de Dieu au profond de l'homme et qu'ayant fait cela, il a rempli son rôle, il n'y a plus qu'à l'archiver pour pouvoir vivre sans cette béquille. Ce sera notre troisième point.

Voyons cela.

1/ Le désir de Dieu fondé

Gs : appel de Dieu concerne tout homme.

Le Père de Lubac (1896-1991) : jésuite, grande figure de la théologie du XX^e. Après des aventures puisqu'il est interdit d'enseignement dans les années 50, il est réhabilité et il devient expert au Concile et devient à partir de cela un

théologien écouté et respecté. Le Père de Lubac avait fait la guerre de 14 et il est resté profondément marqué par son expérience des tranchées.

C'est à l'occasion de discussions avec ses camarades de combat de tous bords religieux évidemment, que le Père de Lubac prit réellement conscience des questions que se posaient les incroyants et qu'il commença à réfléchir à ce qui deviendra son ouvrage intitulé *Sur les chemins de Dieu*. Et il reprend la question à partir du désir de Dieu qui est une question largement traitée par St Thomas.

St Thomas avait établi que « tout être fini est orienté vers la fin inscrite en sa nature même. » Et cette fin n'est autre que le bien correspondant à sa nature.

« Tout corps lourd tend vers le bas, dit St Thomas, le loup désire naturellement tuer les animaux dont il se nourrit et l'homme tend vers le bonheur. »

Dans la pensée scolastique, l'homme a nécessairement une fin naturelle inscrite en lui en tant que **désir naturel**, l'objet de ce désir étant la vision de la substance divine (*Somme Contre les Gentils*, III 57,4)

Lubac interprète : Dieu a inscrit en la nature humaine l'orientation ontologique vers la plus haute union avec lui, qui consiste en la vision immédiate dont il est question dans le NT.

Son ouvrage, *Sur les chemins de Dieu* repose sur une conviction qui consiste à affirmer qu'il n'est pas possible à l'homme d'avoir de lui-même l'idée du divin. (on pense à Descartes). Et ce que Dieu révèle ainsi à l'homme, c'est-à-dire l'idée de Lui, l'homme est capable et même désire l'accueillir. C'est l'affirmation d'une transcendance « appelante ». **On développe un peu.**

➤ l'affirmation formelle d'une transcendance

Le Père de Lubac s'appuie sur l'affirmation biblique de l'homme créé à l'image de Dieu. Le projet originel de Dieu consiste à créer une nature à son image, on l'a vu, c'est-à-dire participante à Dieu et la quintessence du désir divin réside dans l'aspiration à une création en harmonie avec Lui. C'est ce dessein divin qui donne structure et sens à la vie humaine. Donc chez Lubac, le mouvement va clairement du Dieu vers l'homme.

Pour lui, l'idée de Dieu est inscrite en l'homme telle une « empreinte » qui est une forme de présence de Dieu en l'homme.

Textes n° 1 Lubac

Donc, l'idée de Dieu n'a pas de genèse, elle co-existe à l'homme.

Ce qu'il faut, dit Lubac, c'est que le désir de Dieu devienne conscient et cela se fait par des médiations qui permettent de l'identifier, de mettre sur cet inassouvissement que l'homme ressent la trace de Dieu.

Le désir de Dieu retentit comme un appel de Dieu à rejoindre cette harmonie souhaitée. Il se déploie comme un dynamisme qui suscite en l'homme le désir de connaître la vérité de ce qu'il est, c'est-à-dire pour le chrétien une créature issue d'une volonté aimante et appartenant à un projet d'harmonie auquel il est incessamment appelé.

On pourrait dire que le désir de Dieu est « l'outil » que Dieu a mis en l'homme pour chercher sa vérité et donc que le désir de Dieu aboutit à la révélation de lui-même dans la situation d'interlocution incessante qui le structure. Avec par conséquent une part de mystère auquel il faut consentir. Etienne Gilson écrivait à Lubac pour lui dire son plein accord à la thèse fondamentale de *Surnaturel*.

Texte n° 2 : Gilson

Mais tout le monde ne se tait pas et si H. de Lubac a pris si vigoureusement la parole, c'est qu'il avait entendu dans les tranchées les échos du soupçon porté au désir de Dieu qu'on pourrait formuler avec les mots du romancier Emmanuel Carrère :

2/ Le désir de Dieu soupçonné

Écoutons le romancier contemporain Emmanuel Carrère quand il s'exprime ainsi :

« [cela me rappelle]... une époque, où, étant affreusement malheureux, j'ai essayé de devenir chrétien. J'y retrouve ce que j'ai connu : le même désir de croire, pour accrocher son angoisse à une certitude ; » *Un roman russe*, POL éditeur, coll. folio, 2007, p. 104.

Cette plainte-là est celle d'un incroyant qui, à l'occasion d'une situation personnelle difficile, désire la foi en Dieu qu'il imagine comme une sorte de remède tout-puissant et confortable à l'inquiétude existentielle.

Il traduit la quête de sens du temps terrestre et le fait que, bien que parfaitement conscient de sa condition d'être fini, l'homme est tout de même habité par un mystérieux appel à de l'illimité. Le désir d'atteindre cette plénitude est un dynamisme qui jusqu'à une période relativement récente a été éprouvé sans remise en cause comme étant ultimement celui de « voir Dieu ».

Les temps modernes ont introduit la possibilité de l'élimination de Dieu au nom de la conquête de la liberté. En même temps sont apparues des approches critiques de la religion et se sont mis en place les éléments qui ont fait que l'on commence à soupçonner le désir de Dieu d'être le point de départ d'une sorte de « machine à inventer les dieux ».

On avait déjà dit dans l'introduction générale à ce cours que c'est Feuerbach, (1804-1872), philosophe allemand, élève de Hegel, inspirateur de Marx qui a théorisé le premier ce soupçon. Dans *L'Essence du christianisme*, qui parut en 1841, Feuerbach s'efforce de comprendre les mécanismes de ce qu'il appelle « l'illusion religieuse » et la raison de la disponibilité intérieure des sujets humains pour adhérer aux « mensonges » des prêtres. C'est-à-dire qu'il se dit : d'accord, les prêtres sont des gens qui peuvent croire à ce qu'ils disent parce qu'ils sont « anormaux » mais qu'est ce qui fait qu'ils trouvent audience dans le public des gens « normaux ».

Sa thèse est de dire que la catégorie anthropologique fondamentale est le désir. L'homme est d'abord un « être de désir » et donc, quand il arrive à ses propres limites, il projette dans un être supérieur qu'il appelle Dieu, les attributs qu'il considère comme faisant la grandeur de l'homme, mais inatteignables par lui seul. Donc Dieu n'est qu'un mythe où s'expriment les aspirations de la conscience humaine. En parlant de Dieu, les hommes parlent donc d'eux-mêmes.

Pour Feuerbach, tant que la vérité ultime de l'homme est dite de manière religieuse, cette vérité est « aliénée » car la transcendance accapare ce qui revient à l'immanence seule et à cet égard, le Dieu chrétien qui concentre à la perfection les valeurs de l'homme aliène très fortement ce dernier. Il faut donc trouver dans l'anthropologie et non pas dans la religion, le secret de l'homme qui est l'amour. Il ne faut pas sacrifier l'amour à « Dieu », mais il faut sacrifier « Dieu » à l'amour ;

C'est important d'avoir ces quelques éléments de la philosophie feuerbachienne parce que *L'Essence du christianisme* eut un grand succès comme en témoigne

Engels : « L'enthousiasme fut général ; nous fûmes tous, immédiatement feuerbachiens.

Ces idées ont accompagné le XX^e siècle et nourri la pensée de ceux qu'on a appelés justement les philosophes du soupçon.

La pensée de Feuerbach est celle contre laquelle se bat H. de Lubac : il qualifie de « dramatique » et même de « folie » la réduction anthropologique à laquelle Feuerbach se résout.

Jusque là, les positions antagonistes sont claires : les chrétiens qui tiennent l'existence d'un désir de Dieu constitutif, les athées qui ne croient pas à cette existence d'un désir de Dieu. On trouve des arguments pour et des arguments contre.

Mais, les dernières décennies mettent le chrétien en face d'une position avec laquelle il est plus difficile de débattre dans la mesure où elle plonge ses racines dans la culture chrétienne. C'est ce qu'on appelle l'humanisme, dit « post chrétien », dont un des représentants connus est Luc Ferry. Luc Ferry élabore de puis quelques dizaines d'années une pensée qu'il qualifie de « spiritualité laïque » que nous allons évoquer rapidement.

3/ Le désir de Dieu archivé

Aujourd'hui le contexte de sécularisation a changé par rapport à ce qu'il était au milieu du XX^e, puisque nous sommes obligés de constater après avoir violemment rejeté Dieu, une bonne part du monde y est désormais indifférente. Dorénavant, on a affaire à une sorte d'athéisme bienveillant.

Et pourtant, cette tendance croise une forme de retour du « religieux » que l'on constate par l'abondance de propositions à connotation religieuse qui prennent la forme de courants de pensée, clubs, voire sectes, tous au service de l'obtention du bien-être. Même si l'homme vit aujourd'hui dans une certaine qualité de vie, l'homme ne vit encore et toujours pas « tranquillement » le temps qui est le sien.

Le monde lui apparaît toujours instable et mouvant et son désir est celui d'assurer les principes d'une sagesse.

Luc Ferry y travaille, et fait des propositions pour un modèle qu'il qualifie de « post-chrétien ». Ce qui est intéressant chez lui, c'est qu'il est de culture chrétienne et qu'il reconnaît une immense dette au christianisme qui est d'avoir montré l'importance de mettre l'homme au centre et l'exigence de s'aimer les uns les autres comme fondatrice pour la construction du monde et de la société.

Mais maintenant que c'est fait, l'homme est selon lui mûr pour prendre en charge l'angoisse de la mort face à laquelle il faut avoir le courage de renoncer à ce qu'il estime être une utopie, celle qui englobe le passé et l'avenir. En d'autres termes, il estime qu'il faut arrêter d'être naïf et de croire en une vie éternelle, il faut vivre ici et maintenant et rechercher ce qu'il appelle « un bonheur sans espérance » c'est-à-dire réinvestir l'idéal grec de cet « instant d'éternité » qui ne se projette pas dans l'avenir ni ne regrette le passé.

Le moteur de cette proposition est, en écho direct avec Feuerbach, l'amour humain reconnu comme ultime sens de la vie. Ferry suggère de « travailler à l'amour », qui au-delà de l'émotion fonde la sagesse dont l'homme a besoin. Aimer vraiment et profondément l'autre, c'est l'aimer non pour ses attributs qui passent et qui lassent mais pour sa « singularité », pour ce qui le distingue de tout autre et qui est invariant. C'est l'amour de l'autre qui permet de vivre dans le présent, ce qui constitue la forme de sagesse à laquelle Ferry appelle et la solution du problème humain : maintenant qu'il a été déterminé par le christianisme que l'amour est la dimension la plus essentielle de toute existence, il n'y a pas à chercher au-delà, on peut sans dommage se passer de Dieu si on conserve comme essentielle la confiance dans l'amour comme dimension immanente à toute vie humaine.

Grossièrement résumée, la proposition de Ferry est : « Dieu vous a montré l'amour, gardez l'amour, laissez tomber Dieu. » **Cela nous rappelle tout à fait Feuerbach**, d'une manière ou d'une autre, les deux discours aboutissent à une « réduction anthropologique » de la transcendance, fondée sur le désir de Dieu.

Mais la différence est que la référence de Ferry au christianisme est entièrement respectueuse puisqu'il dit que le modèle de l'amour est bien celui du Christ à la croix (*L'homme- Dieu*, p. 121) alors que celle de Feuerbach est violente puisqu'il accuse le dieu chrétien d'aliénation.

Le problème c'est que ça peut être tentant. C'est séduisant bien sûr, quel homme de bonne volonté pourrait refuser l'amour comme ultime valeur ? L'un des intérêts de L. Ferry, c'est qu'il refuse le matérialisme et qu'il met l'amour

humain comme valeur ultime qu'il entend comme ce qu'il appelle une « transcendance sécularisée » : la notion de « Dieu », chez Ferry est entendue comme l'ensemble des valeurs humaines devant lesquelles l'homme se sent obligé, et dont la plus profonde est l'amour.

« Aimons-nous les uns les autres » après tout, c'est ce que dit l'évangile. Alors, quelle est la ligne de faille ?

Ce que refuse Ferry, c'est d'entrer dans la catégorie de la rencontre avec Jésus, il en reste à celle du modèle. Il manque à Ferry l'autre partie du verset : « aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jn 15,12). La fin de la phrase fait la différence car c'est dans cet Amour-là, dont le Christ nous aime et qui est relation que nous pouvons mettre notre confiance. Il s'agit de prendre position à l'égard du monde dans son ensemble, à partir d'une rencontre personnelle entre Dieu et l'homme. Or, Ferry fait de l'amour un concept : On ne peut pas mettre sa confiance, engager sa vie, dans un concept.

Conclusion de ce gros chapitre d'anthropologie chrétienne :

Essence de l'homme

Nous avons établi que pour l'anthropologie chrétienne, l'homme est voulu par Dieu, structurellement dans une relation d'amour avec lui qui se manifeste principalement par l'appel que Dieu lui adresse et qui fait partie de l'essence de l'homme quand il est envisagé du point de vue chrétien. Pour résumer, on peut dire que l'homme est par construction dans un paradoxe fondamental : il est une créature finie et libre, habitée par une vocation à l'infini.

Théologiquement, les choses se disent par la notion de mystère : cet « inachèvement » de l'homme manifeste que l'homme a été révélé par le Christ comme mystère à lui-même parce qu'il est pénétré par le mystère même de Dieu.

C'est bien cela dont parle GS dans son paragraphe 22 : « Le Mystère de l'homme ne s'éclaire que dans le mystère du Christ. »

Dynamique de l'homme

Cet appel se révèle à l'homme par le biais du désir qu'il éprouve anthropologiquement.

La dimension de personne

Le concile s'appuie pour définir ainsi l'homme, sur le concept de personne qui est devenu le concept théologique trinitaire qui montre la volonté du christianisme d'envisager l'homme dans sa totalité : corps et âme, intelligence et conscience, individu et membre de la communauté humaine.

C'est en tenant toutes ces dimensions que nous parlons de « personne » en régime chrétien et que nous allons maintenant dans une deuxième partie essayer de comprendre comment, à partir de la Révélation, à partir de cette offre qui est faite à tout homme, se construit le sujet chrétien.

Bibliographie : Jean-Baptiste LECUIT, *Le désir de Dieu pour l'homme. Une réponse au problème de l'indifférence*, Les Editions du Cerf, coll. « Cogitation fidei », Paris, 2017.

Sesboué : *Histoire des dogmes, L'homme et son salut, L'homme merveille de Dieu.*